

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Du sommet d'un arbre
Journal de Yves Beauchemin

Adrien Thério

Numéro 45, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39341ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Thério, A. (1987). Du sommet d'un arbre : journal de Yves Beauchemin. *Lettres québécoises*, (45), 8–11.



Du sommet d'un arbre

Journal

de Yves Beauchemin

Présentation

Ce livre de Yves Beauchemin, c'est celui qu'il faut faire lire à tous ceux qui ont tendance à la déprime, à tous ceux qui ont hâte que l'hiver nous laisse. La raison est très simple. Beauchemin aime tellement de choses qu'il réussit à nous faire croire que la vie est bonne et belle à vivre. Il aime Montréal qu'on a tellement défigurée il y a quelque dix ou vingt ans et que l'on défigure encore, et il fait partie d'un mouvement voué à la défense de la ville. Il aime la musique classique à la folie. Parlez-lui de la *Neuvième* de Mahler dirigée par Sir John Barbirolli. Parlez-lui du Tchèque Martinů, de ses concertos et concertinos. De la *Neuvième* de Bruckner, dirigée par Bruno Walter. Il aime lire de gros bouquins parfois même écrits en anglais ou en américain. Il aime écouter parler les gens et parfois les faire parler. Il aime se porter à la défense des bonnes causes comme la langue française au Québec, par exemple. Il aime ses parents, son pays, sa famille et on sent que sa famille l'aime aussi.

Il aime moins certaines personnes ou certains organismes comme *Alliance-Québec* qui s'en va défendre la cause du bilinguisme au Nouveau-Brunswick, l'ancien Premier ministre Trudeau, un Bourassa qui fait tout pour faire éclater la loi 101, le Syndicat des professionnels du gouvernement du Québec qui transmet des documents confidentiels aux médias et quelques autres grands personnages.

En gros, c'est l'amour des êtres et du pays qui lui redonne vie tous les jours et lui fait aimer la vie. Il l'aime tant qu'un jour, il a décidé de la faire aimer à quelques autres autour de lui en écrivant des romans. Cela lui a réussi. Aujourd'hui, dans *Du sommet d'un arbre*, il se livre un peu plus à ses lecteurs. Allez à sa rencontre, vous aurez l'impression que c'est un ami de vieille date qui vous parle. □

Adrien Thério

Du sommet d'un arbre par Yves Beauchemin, Montréal, Éditions Québec-Amérique, 140 p., 9,95\$.

Extraits

*

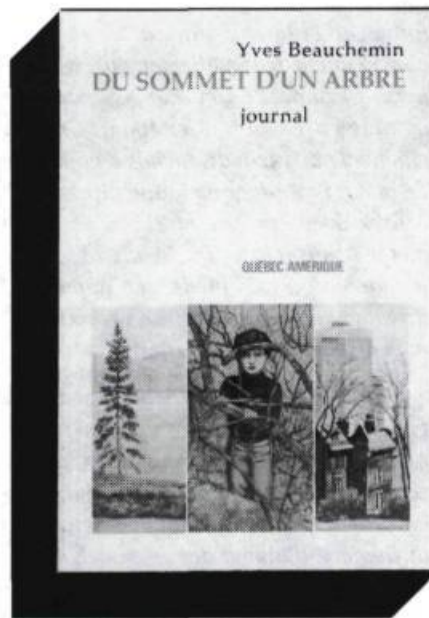
Ainsi donc, je devins demipensionnaire à Joliette. Cela fit de moi une sorte de demi-citadin. Ma vie était comme absorbée par le collègue, tous mes amis s'y trouvaient: les vacances de l'été me permettaient bien de rôder dans la ville tout mon soûl, mais au bout de deux ou trois semaines, l'ennui me prenait. La vraie vie commençait pour moi en septembre, à la rentrée. En dehors du collègue j'avais comme l'impression d'être un touriste installé dans un endroit familier, mais qui ne collait pas très bien à sa peau.

Bien sûr, il y a des coins de Joliette que je me rappelle avec une sorte d'ivresse amoureuse: le cinéma Vénus, où je vis mes premiers James Dean; la librairie Martin, où je fis des achats inoubliables (La Barbe d'Alphonse Allais, L'Éternel Mari de Dostoïevski, la Cinquième de Prokofiev dirigée par Antal Dorati sur étiquette Mercury). Et puis, c'est à Joliette qu'a commencé ma carrière de pilier de restaurant, au Monaco plus précisément, rue Notre-Dame, où la fringale des filles nous poussait chaque samedi soir, et à La Grange, où je courais avec mon ami Georges Aubin pendant la récréation de l'avant-midi avaler des rôties et une tasse de chocolat chaud.

Mais, quand je revois mon passé, Joliette m'apparaît comme une sorte d'antichambre remplie de pénombre, meublée avec une élégance un peu austère, que je regarde d'un oeil attendri mais l'attention déjà occupée par ce qui se passe dans la salle attenante, immense et violemment éclairée.

Ma vraie vie de citadin commence en fait devant la maison de mes parents à Joliette, fin août 1962, quand je montai dans la petite Anglia de mes amis Richard et Camille L'Écuyer avec livres et bagages, plus une grosse boîte de provisions que m'avait donnée ma mère souriante et un peu inquiète; nous nous préparions à filer vers la minuscule rue Duverger cachée à l'ombre de l'église Sainte-Madeleine d'Outremont, après avoir été acceptés tous les trois à l'uni-

versité de Montréal. Je me revois dans l'auto, frissonnant de peur et de plaisir à la pensée d'habiter mon premier appartement de célibataire dans une ville immense et inconnue où j'avais trois ans pour conquérir une licence ès lettres (et quelques femmes, si possible), puis m'avancer gravement sur le marché du travail, cravate au col, souliers cirés, cheveux lissés, et mettre la patte sur mon premier emploi, celui qui me rendrait totalement adulte.



Les premières impressions que je reçus de Montréal, tandis que nous filions sur le boulevard Métropolitain en cette fin de journée d'août 1962, sont à jamais liées en moi à une sensation d'aventure, de vitalité fébrile et presque de volupté. Et quand je mis pied à terre devant le 17 de la rue Duverger (je me rappelle encore l'odeur de poussière et d'herbe coupée qui flottait dans l'air et le frémissement des arbres derrière nous et les coups de klaxons tout autour), je compris avec une sorte de stupeur que ma première nuit en dehors de la maison paternelle commençait — il y en avait eu d'autres, mais elles ne comptaient pas —, la première d'une série qui ne s'achèverait sans doute qu'avec ma mort. Entre ces deux points s'étendait quelque chose d'immense et de sombre traversé de vives lueurs: ma vie. Cette chose m'effrayait, mais en même temps je l'aimais avec passion, une passion qui n'a jamais diminué.

Quelques jours plus tard, à peine installé dans notre appartement, je faisais ma première incursion nocturne dans la ville. À mon retour, j'étais devenu montréalais de la racine des cheveux aux ongles d'orteils.

Ce soir-là, après avoir traversé un recueil de nouvelles d'Alphonse Allais et m'être assuré que mes deux compagnons dormaient, je m'assis devant ma machine à écrire, poussé par le désir de rivaliser de drôlerie avec l'irrésistible Alphonse et de me tailler une place, moi aussi, dans la littérature humoristique française. La veille, une idée de nouvelle m'était venue pendant mon retour à pied de l'université et je la sentais maintenant qui cherchait à briser la petite capsule brûlante où elle était emprisonnée, pour aller s'étaler sur des feuilles de papier. Je me mis à l'oeuvre, fébrile, le souffle court. Quand je relevai la tête de mon clavier, il était une heure du matin et j'avais douze feuilles dactylographiées soigneusement rangées sur mon bureau. C'était, à ce moment précis, ma possession la plus précieuse au monde.

Malgré l'heure tardive, l'idée d'aller me coucher me paraissait tout à fait saugrenue. J'étais sous l'effet de cette délicieuse fatigue de la vingtaine, que j'ai ressentie tant de fois: une sorte de ravissement surexcité, l'euphorie d'une demibouteille de vin épanouie par deux tasses d'expresso, cette bienheureuse lassitude qui, après les coups de colliers, servait de prélude au plaisir, si différente du fade abrutissement qui s'abat maintenant sur moi comme un tombereau de plâtre liquide.

Je décidai d'aller me promener en ville.

Je me sentais comme sous l'effet d'un coup de magie. J'étais jeune, libre et seul, je venais d'écrire un texte inoubliable (dont j'ai peine à me souvenir aujourd'hui) et je circulais en pleine nuit dans une ville inconnue remplie de rumeurs étranges, parcourue par une tiède brise de fin d'été, éclairée par la seule lueur

des néons et des réverbères qui la déformait, l'agrandissait, lui donnait comme une autre âme. J'avais l'impression de pénétrer dans un roman.

J'entendis de nouveau le grondement du 80 qui approchait. Une impulsion subite me saisit. Je courus à l'arrêt en fouillant fébrilement dans ma poche à la recherche d'un billet et grimpai dans l'autobus.

Une demi-heure plus tard, je déambulais sur la rue Sainte-Catherine. La nuit lui avait fait perdre son caractère de lieu public. Elle était devenue comme une immense pièce de séjour où se déroulaient ici et là de petites scènes étonnantes. Les vagues de piétons pressés qui l'envahissaient le jour avaient fait place à des grappes de noctambules qui s'abandonnaient avec un sans-gêne déconcertant à leurs émotions, à l'effet de l'alcool ou tout simplement à la curiosité. Au coin de la rue de Bullion, un jeune couple éméché réglait une querelle de ménage où il était question d'un bébé qui n'avait pas cessé de pleurer depuis deux jours. Appuyé contre la vitrine illuminée d'un Woolworth, coin Saint-Laurent, un vieux monsieur lisait un livre sur l'acupuncture.

Une heure plus tard, je me retrouvais assis au comptoir du restaurant Eldorado près de la rue Clark, en train de lire un éditorial de Gérard Filion tout frais sorti des presses de l'Imprimerie populaire. Des robineux pensifs sirotaient leur café en causant à voix basse. À trois pieds de moi, une grosse dame affublée d'un incroyable manteau rose bonbon à col de fausse hermine, un caniche tout tremblant sur les genoux, discutait d'une voix criarde avec un serveur à face d'épagneul au sujet d'une insulte que lui aurait lancée la veille le patron de l'établissement. Caché quelque part dans un haut-parleur invisible, Elvis Presley hurlait Hound Dog en sourdine.

Je n'oublierai jamais cette première nuit de flânerie à Montréal. Elle est devenue dans ma tête comme une sorte d'objet biscornu et multicolore, un amalgame inouï de sensations étonnantes, mon premier regard d'homme sur la condition humaine.

Je me rappelle une longue promenade sur la rue Van Horne et mon étonnement ravi devant les vitrines illuminées des boulangeries juives encore ouvertes à cette heure. Une animation sourde et tamisée régnait partout. L'odeur du pain chaud me poussa dans une boutique. J'en ressortis avec un énorme bagel brûlant, mon premier et sans doute le meilleur que j'aie jamais mangé. Je fis demi-tour et me dirigeai vers l'avenue du Parc. Le 80 passa devant moi en rugissant. Les portes des restaurants ne cessaient de s'ouvrir pour livrer passage à des noctambules affamés ou repus. Des gens montaient ou descendaient des escaliers, traversaient la rue, s'appelaient d'un trottoir à l'autre. Deux hommes à longue barbe noire et chapeau plat à large bord conversaient tranquillement près d'une borne-fontaine. Je contemplais toute cette agitation avec un sourire ébahi. Un petit chien au poil plein de noeuds s'approcha de moi en frétilant de la queue et se mit à fixer avec envie le morceau de bagel que je tenais à la main. Je laissai tomber le morceau à mes pieds. Il s'approcha, l'avalait, se laissa caresser un moment, puis disparut dans une ruelle.

Par la vitrine d'un délicatessen à demi bouchée par des rangées de pots de cornichons géants, j'aperçus deux amoureux affalés sur une banquette qui s'embrassaient passionnément des yeux dans la lumière blanche des néons. Un gros homme tranchait des sandwiches derrière le comptoir. Il se retourna, le teint jaunâtre, les yeux pochés, les observa un instant et un sourire attendri réussit à franchir sa fatigue.

Je continuai ma promenade. Assis dans son auto, un chauffeur de taxi se lissait les cheveux en écoutant la radio. Il me fit un clin d'oeil amical, glissa son peigne dans sa poche et démarra. Je me rendis jusqu'au coin de la rue Villeneuve, m'arrêtant tous les dix pas pour observer quelque chose. Arrivé devant les vitrines du magasin Lalonde, je me mis à contempler les immenses tapis indiens, turcs et chinois qui étalaient dans la nuit leur splendeur multicolore exaltée par les réflecteurs.

22 février 1983:

Je devais avoir 8 ou 9 ans. C'était l'été. Le soir commençait à tomber. Je jouais dehors, devant la maison, avec mon frère et des amis, sur le chemin bordé de sable fin qui traversait le village. Le soleil couchant nous cuisait la peau. Nos cheveux étaient mouillés de sueur. J'entrai dans la cuisine prendre un verre d'eau. Mon père ou ma mère avaient installé sur notre nouveau combiné Électrohome — orgueil de la famille — la Cinquième de Beethoven dirigée par Toscanini. C'était encore l'époque des 78 tours. Je revois encore le gros album à couverture cartonnée qui contenait les quatre disques de la symphonie. Un artiste à tendances quelque peu hystériques l'avait illustré en aplats aux couleurs vives. Beethoven, l'air sinistre, se promenait courbé dans la tempête, les mains ramenées dans le dos. Derrière lui, la foudre venait de frapper un arbre noir et dénudé sur le haut d'une colline.

À mon irruption dans la cuisine, tout essoufflé, la gorge comme du carton, à des milliers d'années-lumière de ce monsieur Beethoven de Vienne et de ses ennuis psycho-météorologiques, le deuxième mouvement commençait, cette espèce de marche solennelle, émouvante et recueillie que je me suis répétée dans ma tête des milliers de fois sans jamais me lasser. J'arrêtai net au milieu de la cuisine et, mine de rien, me mis à écouter. Jamais je n'avais rien senti de pareil. Je connaissais le plaisir de la lecture. Mais il s'agit d'un plaisir lent, qui se construit page après page en nous, indifférent à nos yeux affamés qui voudraient dévorer le livre d'un coup. Tandis que là... c'était l'extase... l'impression de posséder la terre et les étoiles, de dépasser le temps... Une foule de choses mystérieuses, d'une beauté incroyable, se déroulaient simultanément en moi... Un orchestre (je ne savais probablement pas à l'époque ce que ce mot voulait dire), cette machine humaine si puissante et si étrange, télécommandée par monsieur Beethoven de Vienne, racontait quelque chose d'infiniment simple et complexe à la fois, qui avait figé sur place dans son village d'Abitibi un petit garçon de 8 ans aux souliers remplis de sable.

J'écoutai encore un moment, bus mon verre d'eau et ressortis dehors en courant. Mais deux minutes plus tard, ce fut plus fort que moi, j'entrai de nouveau dans la maison et je m'assis dans un coin.

— *Qu'est-ce que tu as? demanda ma mère, intriguée.*

— *Moi? Rien. Juste un peu fatigué.*

En fait, j'attendais que le fameux thème de la marche viennoise et me refasse son effet d'hélicoptère. Il finit par revenir. Je montai de nouveau dans l'espace. C'était ça. À côté de ça, il n'y avait pas grand-chose dans la vie qui importait vraiment.

Aujourd'hui, à 41 ans, je n'ai pas changé. La semaine dernière, Yves Beauchemin, le petit garçon caché dans un adulte, mari, père de deux enfants, écrivain et propriétaire, s'est acheté un jouet pour connaître un peu plus souvent l'effet d'hélicoptère. Succombant à la mode, il s'est acheté un de ces walkman avec système Dolby, écouteurs super-légers et tout le bataclan. Loin de moi l'idée de me promener avec mon appareil dans la rue! Je me sens peu de propension à circuler dehors, l'oeil légèrement agrandi, opérant des mélanges capiteux concertos-grondements d'autobus. Non. Je me suis acheté un walkman pour meubler le vide de mes soirées de chambre d'hôtel quand mes tournées de commis-voyageur de la littérature me retiennent loin de chez moi. Pour atténuer les effets du sevrage de musique classique qui me saisit chaque été quand nous prenons nos vacances à la campagne ou sur le bord de la mer. Pour être sûr, où que je me trouve, d'obtenir ma ration quotidienne de musique, un peu comme ce drogué qui traîne avec lui sa trousse d'aiguilles et de seringues. L'effet d'hélicoptère, voilà le hic. Je n'ai pas du tout honte de ma dépendance. J'en suis fier. Elle aide le petit garçon à continuer de vivre en moi. N'est-ce pas pour connaître de temps à autre des effets semblables (il y en a plusieurs sortes, je suppose, selon les individus) que les hommes acceptent d'avancer, jour après jour, dans cette vie un peu insipide que la société industrielle trace devant nous avec un peu plus de précision à chaque décennie et qui me rappelle ces autoroutes où on file à 100 kilomètres à l'heure en bâillant?

L'effet d'hélicoptère: j'y reviendrai.

1^{er} mars

J'ai commencé aujourd'hui la rédaction de mon troisième roman. Voilà plusieurs semaines que je repoussais la minute de vérité. Depuis cinq ou six ans, j'accumulais pêle-mêle des matériaux dans mes petits calepins noirs. Il y a un an, j'ai commencé à mettre un peu d'ordre dans ce fouillis, retranscrivant tout dans un cahier, sur la couverture duquel j'avais écrit en grosses capitales: ROMAN III, un peu comme ces compositeurs à grosse tête et petites lunettes qui baptisent leurs oeuvres expérimentales: Ambiance IV, Atmosphère II, Cosmogonie XIV ou Bio-transmutation 118 et autres turlupinades post-viennoises du même genre. Six mois plus tard, je commençais les premières esquisses de mon plan. Vers la mi-janvier, je me suis mis à la rédaction de mon résumé final. Première difficulté: les noms des personnages. J'en avais trouvé quelques-uns, mais il restait bien des baptêmes à faire. Or comment connaître un personnage quand on ne l'a pas fait vivre par l'écriture? Et quand on le connaît mal, comment lui trouver un nom? Dans mon esprit, en effet, il y a une sorte de lien magique entre le nom d'un personnage et ce qu'il est. Je procède avec les mêmes tâtonnements anxieux des futurs parents qui cherchent par un prénom à cerner — ou fixer? — la personnalité du petit fœtus en train de se balancer dans le ventre de sa mère, un pouce dans la bouche. Je consulte des listes de prénoms, des dictionnaires de synonymes, je fouille dans des annuaires téléphoniques, attendant que le dé clic se produise. Pourquoi Juliette et non Hortense? Pourquoi Pomerleau et non Gratton? Je tiens ma logique soigneusement à l'écart pour laisser mon inconscient s'amuser tout son soûl. Et à chaque dé clic je remercie Freud à genoux. Enfin ma liste est prête. Bien des personnages viendront s'ajouter par surprise au cours du récit.

C'est à ce moment que se présente la minute de vérité. Jusqu'ici, je préparais mon roman. Maintenant, il faut le faire. Je ne suis pas le premier écrivain que le moment de la première phrase fait frémir. C'est une réaction aussi banale que le mal de mer. Mais elle tord diablement les tripes! Comme le saut dans le vide. Car j'ai beau avoir essayé de tout prévoir, je sais fort bien que je m'embarque dans une aventure où je ne contrôlerai pas grand-chose.

D'abord, cette maudite phrase. Cette phrase qui ne va jamais où elle doit aller, qu'on doit rabattre constamment à droite, puis à gauche, retenir, pousser, tirer, comme un attelage de chiens esquimaux mal entraînés. Qu'il est épuisant l'effort pour traduire en mots de tous les jours l'image précise qu'on a en tête, cette intonation qu'on entend presque, ce mélange d'odeurs qu'on croit renifler, la réplique de ce gros monsieur au coin de la rue — la seule bonne, la seule vraie — qui n'arrive pas à se formuler!

La phrase à diriger, l'adjectif à trouver, l'assemblage de mots qui ne fasse pas cliché, mais qui ne sombre pas non plus dans l'hermétisme, qui soit évocateur sans chercher niaisement à tout évoquer. Et puis il y a aussi l'humeur. Mon humeur. Le goût d'aller faire un tour dehors plutôt que de m'asseoir devant ma machine à écrire, où d'ailleurs personne ne m'appelle. En effet, qui a besoin d'un roman de plus, après tous ces millions de romans qu'on a écrits depuis des siècles et dont la plupart ne valent même pas leur papier? Qu'est-ce qui te prouve, présomptueux petit Beauchemin, que ton livre pourra se hisser au-dessus de la médiocrité générale? As-tu vu le doigt de Dieu proclamer ton génie en lettres de feu sur le mur? Tu as connu un peu de succès? Qu'en restera-t-il dans cinq ans?

Il faut éviter, avant de se mettre à écrire, de s'attarder à ce genre de questions qui mènent tout droit au néant.

Après avoir développé le courage de s'installer chaque jour devant sa machine à écrire, il faut développer celui de se relire à la fin de la journée. Parfois, c'est le contentement. Mais la plupart du temps, je ressens une vague insatisfaction. Dans le fond, le problème est simple: c'est un problème de mots. Il y a trop de mots, pas assez de mots ou ce ne sont pas les bons mots. Mais où se cachent-ils donc, ces bons mots, ceux qui me procurent ce chatouillement délicieux dans l'estomac?

J'écris mon premier jet à bride abattue, cherchant la griserie. Le temps des corrections viendra assez vite, ces longues années où il faudra lutter pied à pied contre le dégoût devant la page écrite, en essayant de le faire reculer, sans jamais espérer le voir disparaître.

Comme il faut aimer ses livres pour les écrire! □